



# S'adapter ou disparaître

Szaniszlò SZÖKE



Au cours de l'évolution, un chemin immense a été parcouru par les êtres vivants pour s'adapter à leur environnement et le modifier en même temps dans une certaine mesure. Au cours de l'ère primaire, les premières algues photosynthétiques produisent l'oxygène nécessaire à de nombreuses formes de vies. Nous sommes au précambrien, il y a plus de 600 millions d'années. Les premiers animaux peuvent alors se développer. Une centaine de millions d'années plus tard, des éponges, cnidaires, arthropodes et autres étoiles de mer cohabitent dans les océans. Il y a 400 millions d'années, la terre grouille déjà de vie : mille-pattes, lichens et acariens. Tiens, déjà ceux-là ! Les plantes ont envahi les terres : mousses, fougères et conifères ; mais pas encore de plante à fleur. Au triasique, il y a 200 millions d'années, l'entomofaune révèle une biodiversité comparable à celle d'aujourd'hui, à l'exception des insectes sociaux et des papillons. Il faudra encore attendre près de 70 millions d'années pour voir apparaître les premières plantes à fleurs. Les fossiles d'abeilles sociales les plus anciens datent d'environ 45 millions d'années.

Tout ceci pour donner une idée de la vitesse, ou plutôt de la lenteur, avec laquelle le monde naturel évolue.

Notre abeille va devoir descendre vers le sud au cours des glaciations. Elle va ensuite reconquérir les terres de plus belle et remonter jusqu'au cercle polaire. Elle va s'adapter à une nouvelle flore liée à l'activité humaine : l'homme défriche l'Europe à toute vitesse et remplace bois et lisières par des cultures souvent sans intérêt pour l'abeille. Ces changements se font de plus en plus vite. Au rythme de la Politique Agricole commune, on passe des prairies au maïs, du trèfle au lin. Les agriculteurs ne savent plus à

quel saint se vouer, et les abeilles encore moins. L'apiculture passe aux soins intensifs : plus question de regarder ses ruches avec amour, il faut les suivre de près, les nourrir à temps, les déplacer si l'environnement devient trop hostile. Arrive alors la varroase. Nous sommes au début des années 80. Pour la première fois, il est devenu impossible aux abeilles de s'adapter. *Apis cerana* a mis des centaines de milliers d'années pour co-évoluer avec les varroas. Notre abeille a deux ans pour le faire : c'est mission impossible et le monde apicole plonge dans les soins palliatifs : il faut traiter les ruches. Le cercle infernal bien connu des phytopathologues est lancé : appliquer un traitement - essayer d'éviter les phénomènes de résistance - passer au traitement suivant dès que la résistance des ravageurs est déclarée, devient le quotidien des apiculteurs. Heureusement, une sélection intense de nombreux groupements d'apiculteurs à travers le monde ainsi que l'absence de traitements contre la varroase va permettre progressivement de sélectionner des lignées de plus en plus résistantes aux varroas, ou plutôt aux viroses qui lui sont associées. Les méthodes de lutte non-chimiques sont de mieux en mieux comprises. Parmi celles-ci, le plateau grillagé ou à tubes, la formation de ruchettes à partir des meilleures lignées et le remplacement de la moitié du rucher chaque année permettent de conserver des ruches fortes et productives sans traitement. Dans ce cadre, le programme Miel finance cette année des centaines de ruchettes et permet ainsi à de très nombreux apiculteurs de renouveler leurs colonies. Il faut en profiter.

## Cela sera-t-il suffisant ?

Oui, pour tous ceux qui ont la chance de vivre encore dans une région relativement préservée.

Pour les autres, ceux qui ont subi de plein fouet le choc des insecticides systémiques de plus en plus toxiques et de plus en plus rémanents, il reste encore une lueur d'espoir : ce sont les cultures énergétiques. Quoi qu'on en pense, les énergies fossiles touchent lentement mais sûrement à leur fin. Ces formes d'énergie accumulées pendant des dizaines de millions d'années à partir d'énergie solaire ne forment jamais qu'un gigantesque bidon que l'homme aura réussi à vider en moins de 200 ans, et ce n'est pas une guerre en Irak ou un bricolage nucléaire qui changeront grand-chose au problème. D'ici peu, les énergies renouvelables seront les seules disponibles et le premier calcul venu nous montre que tous les filons devront être exploités, à commencer par les cultures énergétiques. Chez nous, deux cultures sont possibles : la betterave qui fournit l'éthanol et le colza qui donne le bio-diesel. Les cultures de colza sont en train d'exploser en Europe, pour le grand bien à venir du monde apicole. Et pour polliniser le colza et garantir son rendement, il faudra une multitude d'abeilles et de ruches transhumantes. C'est notre grand espoir. Les abeilles occupées sur le colza délaisseront d'autres cultures moins nourricières et combien plus toxiques. Le creux de la vague est sans doute derrière nous, en espérant toutefois que la culture de colza ne subisse à son tour les méfaits des insecticides systémiques ou de tout autre tripatoouillage génétique rendant cette fois l'environnement totalement inadapté à notre abeille.

Voilà probablement de quoi sera faite l'apiculture de demain. La devise de l'apiculteur pourrait bien devenir, encore plus qu'hier « s'adapter ou disparaître ».